



L'ARCHEOLOGUE

NOUVELLE

PAR T. ARTEMNIAK

Ma bouche était légèrement pâteuse. J'avais l'impression de ne pas avoir bu depuis un siècle. La lumière orange diffuse qui traversait mes paupières semblaient m'appeler. Une petite voix ne cessait de répéter, comme un disque rayé : « Réveille-toi ! ». Mais je n'en avais pas envie. Je n'y arrivais pas. L'épuisement qui m'habitait était une force sombre, un cancer, qui recouvrait chaque parcelle de mon corps, la nécrosant petit à petit. J'avais présumé de mes forces en acceptant ce poste à l'autre bout de la capitale. Je me levais tôt et me couchais tard. Je ne m'autorisais jamais à m'endormir dans le RER, par peur de rater mon arrêt. Mais cette fois, la fatigue avait eu raison de ma volonté. Aidée en cela par le rythme lancinant et répétitif du train sur les rails. La dernière chose dont je me souvenais était qu'il faisait nuit dehors. Mais maintenant, la chaleur des rayons d'un soleil de plomb voulait réveiller tout mon être. C'était si bon de dormir. De ne pas penser aux problèmes que je devrais régler en arrivant au bureau. De ne pas penser aux collègues malveillants qui attendaient que je fasse le moindre faux pas. J'étais à la fois si loin et si proche. Des sons étouffés arrivaient difficilement à mon cerveau perdu dans les limbes fantomatiques du sommeil paradoxal.

« Réveille-toi !!! »

Pourquoi ? juste encore quelques instants. Juste quelques minutes. Au calme. Loin de la folie de ce monde. J'en avais besoin, il était vital que je récupère encore un peu avant de me lancer dans l'arène. Pour combattre des fauves, il faut des forces et surtout avoir l'esprit plus vif qu'eux. L'instinct de survie que j'avais toujours eu, aussi loin que je me souviens, m'avait toujours empêché de tomber dans les pièges douteux de ces êtres sans honneur.

« Réveille-toi !!! »

Mes paupières commencèrent à bouger. D'abord hésitantes, cherchant à appréhender la lumière inquisitrice qui s'insinuait à travers mes cils, elles finirent par s'ouvrir lentement. J'étais ébloui. Je ne distinguais pour l'instant qu'une immense tâche blanche. Petit à petit, elle diminuait, rétrécissait pour n'être plus qu'un petit point au centre du paysage désertique qui s'offrait à ma vue à travers la vitre du wagon.

Encore dans le coma quelques secondes plus tôt, je me réveillais tout à fait. La vision qui s'offrait à moi était surprenante. J'avais beau avoir encore du mal

à avoir les idées claires, il y avait là quelque chose de troublant. Le RER n'est pas connu pour traverser des déserts de sable blanc...

J'avais beau regarder partout, seules des dunes de sable à perte de vue défilaient devant mes yeux engourdis. Ce n'était pas possible ! Où étais-je ? Ce panorama m'évoquait bien certaines parties du Sahara que j'avais vu sur les photos de la dernière expédition du National Geographic. Mais certainement pas un coin du Val de Marne...

Je regardais autour de moi, pensant demander à un autre voyageur où nous étions. Mais le wagon était aussi désertique que le paysage extérieur. J'étais assis au bout du train, comme à chaque fois, ma fainéantise me poussant à toujours monter dans le train par la première porte qui se présentait à moi. Je pouvais donc, lorsqu'elle n'était pas dans un virage, voir la rame dans son intégralité. Et il n'y avait strictement rien à voir. Pas une seule personne, pas même un misérable contrôleur. Rien ! Pourtant, avant de m'endormir, les gens luttaient pour obtenir une place assise.

Nous roulions à bonne allure et le décor n'avait pas changé d'un iota. Nous avons bien dû faire cinq

kilomètres, et pas trace de la moindre construction humaine, du moindre immeuble, de la moindre maison où que ce soit. Je me levais pour aller voir par une autre fenêtre, de l'autre côté du véhicule : rien ! J'avais beau presser mon visage contre la vitre et me tordre le cou, je n'apercevais que les rails. Une échelle d'acier sans fin qui traversait les dunes. C'était la seule trace laissée par l'homme dans ce décor désolé.

D'un tempérament calme et rationnel, je commençais à perdre pied. Je sentais la bouffée d'angoisse monter lentement, mais sûrement en moi. J'en connaissais les moindres signes avant-coureurs. J'avais passé toute ma jeunesse à vivre avec la peur. Elle avait été ma compagne durant de longues années. De trop longues années. Il m'avait fallu devenir adulte et plusieurs années de psychanalyse pour arriver à la laisser dans un petit coin sombre de mon esprit, enfermée à double tour dans un coffre dont j'avais jeté la clé.

Mais à cet instant précis, elle avait réussi à s'échapper et recommençait sa danse morbide avec moi. Ce tango sinistre où c'était elle qui conduisait et pas moi. Elle voulait m'amener dans un lieu que je ne connaissais que trop bien et que

je ne comptais pas revoir de sitôt. La peur est comme une déesse à la beauté surnaturelle, mais dont le contact est froid comme la mort. Et ce froid, je le sentais grandir en moi. Il s'était insinué sous ma peau lorsqu'elle avait posé sa main glacée sur ma nuque. Puis, au cours de la danse, elle était descendue le long de mon échine, me faisant frissonner. La chair de poule s'emparait de moi. Chaque poil de mon corps était comme une petite épine de fer sur ma peau. J'avais froid mais j'étais en sueur. Ma chemise était trempée. Ma veste de costume en lin était de trop. J'avais du mal à respirer. Que se passait-il ? Pourquoi avais-je si peur ? Après tout, je m'étais endormi et j'avais certainement raté le terminus. Ce n'était pas la fin du monde. Le train devait faire, à n'en pas douter, un demi-tour pour reprendre son trajet en sens inverse. Mais... il ne tournait pas. Je me rendais compte maintenant que depuis plusieurs minutes, il n'y avait pas eu un seul virage. C'était impensable. Aucune ligne de chemin de fer ne pouvait traverser une région urbaine sans faire le moindre virage ! Et puis, ce désert à perte de vue ? C'était inexplicable. Et je détestais ne pas comprendre les choses. Mon esprit scientifique avait besoin de comprendre. De tout comprendre, même les détails les plus

insignifiants de nos vies. J'avais toujours une réponse à donner aux gens qui me posaient des questions. Et pas qu'au travail, dans le privé aussi. Je n'étais pas Monsieur-je-sais-tout pour rien. Mais là, aucune idée brillante, aucune savante théorie ne me permettait d'expliquer ce que j'étais en train de vivre. Mes convictions étaient ébranlées.

Alors que je cherchais encore à contrôler les vagues d'angoisse, qui me submergeaient à intervalles réguliers malgré mes efforts de concentration et l'application de toutes les techniques de respiration que j'avais apprises, les dunes commencèrent à se faire plus rare. Le terrain s'aplanissait à mesure que le train ralentissait. Puis, j'entendis le bruit caractéristique des freins hydrauliques qui s'enclenchaient. Comme toujours, ce bruit s'accompagnait d'une odeur horrible de métal chauffé à blanc. Ça piquait le nez, c'était assez désagréable et pourtant je n'avais jamais été aussi content de la sentir. Le train allait s'arrêter et je pourrais enfin descendre et demander aux voyageurs sur le quai dans quelle partie de la banlieue parisienne je me trouvais.

Quand le wagon s'arrêta pour de bon, je me jetais sur le bouton d'ouverture de la porte. Une effluve

de chaleur et d'odeurs indéchiffrables s'abattirent sur moi dès l'ouverture des deux battants en métal. Nous étions en plein été et il faisait certes chaud dans la capitale, mais là c'était tout à fait différent. L'onde de chaleur était si intense que mon corps détremé par la peur avait séché d'un coup. Mais ce n'était pas tout. Les odeurs, un savant mélange d'épices, de viandes cuites et de sueur n'étaient rien en comparaison du brouhaha assourdissant qui les recouvrait.

Je levais une main à plat au-dessus de mes yeux afin de mieux voir. Je me trouvais bien sur un quai de gare, mais un quai de gare où j'étais le seul à ne pas porter de longues robes en lin blanc, gris ou noir. Tous les hommes avaient la tête recouverte d'un *galabieh*, cette espèce de petit turban en tissu couvrant à la fois la tête mais aussi le cou. Les femmes étaient habillées de la même façon mais le visage voilé. Elles portaient pour la plupart des paniers à la main ou des plateaux sur leurs têtes. J'avais beau tendre l'oreille, je n'entendis pas une seule bribe de français. Différents dialectes étaient parlés par tous ces gens, mais ils étaient tous arabes. J'en reconnaissais certains mots et expressions que j'avais appris lors de ma jeunesse

avec ma nourrice marocaine. Ce n'était pas possible ! Je n'étais plus en France ! En plus, tout ce petit monde s'affairait en semblant ignorer le RER mastoc et rutilant qui se trouvait juste derrière moi. Je me retournais par acquis de conscience et constatais avec effroi qu'en guise de RER moderne, se trouvait en lieu et place une locomotive à vapeur comme dans les vieux westerns. Les wagons étaient peints en rouge avec des écritures dorées sur le flanc. Les fenêtres et les portes étaient actionnées par de simples clenches, sans aucune sécurité et encore moins de système de fermeture automatique. Le nuage noir de charbon s'échappant de la cheminée de la locomotive plongeait le quai dans un brouillard épais. Mais personne ne semblait s'en offusquer, alors que je sentais mes poumons se révolter contre cette pollution.

Où avais-je atterri ? comment et pourquoi ? Et ce train ! D'où sortait-il ? on aurait dit une pièce de musée, mais dans un état de conservation incroyable, comme s'il n'avait que quelques années de service. Cela défiait l'entendement. Comment mon RER s'était-il transformé de la sorte ? Il fallait que je tire cela au clair. Prenant mon courage à

deux mains, je fis quelques pas et m'immisçais dans le flot ininterrompu de badauds.

A force d'efforts, de quelques coups de coude bien placés, j'arrivais enfin à m'extraire de ce magma humain. La chaleur était vraiment harassante et j'étais de nouveau en eau, quand je pus enfin voir le panneau indiquant le nom de la gare.

Mon sang ne fit qu'un tour et je perdis pied, le vertige s'emparant de moi. Ce n'était pas possible. Je ne pouvais pas avoir lu ce que je venais de lire. Sur un grand panneau en bois peint en blanc, des lettres bleu ciel formaient le mot « CAIRO » et juste en dessous sa traduction en arabe. Les bâtiments d'un blanc étincelant qui constituaient la gare étaient faits de briques recouvertes de plâtre et de chaux blanches. Le sol n'était que sable. Un sable incroyablement fin, dont le vent chassait par endroit de petites volutes de fumée orange. J'avais beau chercher partout, je ne voyais aucune voiture, aucun car de touristes. En fait, aucun véhicule à moteur. Pas même une mobylette ou un scooter. J'avisais un jeune vendeur de journaux qui faisait le pied de grue, ses journaux sous le bras et criant dans un anglais parfait les gros titres.

« Visite de la reine de Belgique au Caire. Ouverture aujourd'hui de la tombe de Toutankhamon ! »

Je n'en croyais pas mes oreilles ! L'ouverture de la tombe du fameux pharaon Toutankhamon ! Incroyable ! Nous étions donc le 17 février 1923 ! Du simple fait de m'être endormi dans mon RER du matin, j'avais fait un bond de cent ans en arrière et de plusieurs milliers de kilomètres vers le sud. Ce ne pouvait pas être réel. Je devais rêver. Et pourtant tout était si vrai autour de moi. Les gens m'entourant, le petit vendeur de journaux, les chameaux attachés à des poteaux de bois qui attendaient de repartir chargés de victuailles et d'objets divers. L'absence de bruit de moteurs, aussi bien de voitures que ceux de climatisations automatiques, qui pullulaient habituellement et qui faisaient un petit bourdonnement incessant, me faisait un effet étrange. Moi, pur citadin, qui n'avait jamais vécu que dans de grandes agglomérations, je me retrouvais à m'inquiéter de ce relatif silence. Le Caire était malgré tout une ville très bruyante et grouillante de monde, mais tout ces bruits n'étaient que le fait d'humains et non pas de machines. C'était une expérience tout à fait saisissante et inédite.

J'avais toujours eu une passion dévorante pour la découverte de ce tombeau et l'histoire de la détermination et du courage sans faille de son inventeur (terme utilisé en archéologie pour désigner le découvreur) Howard Carter ! Depuis mon plus jeune âge, suite à ma découverte d'un livre sur le sujet alors que j'étais encore en primaire, j'avais étudié de près ce pan de l'archéologie du vingtième siècle. Et le bonhomme Carter m'avait impressionné ! C'était le seul archéologue de son époque à n'être pas sorti d'une grande école. Un roturier qui avait eu sa chance grâce à son talent de peintre dans un premier temps, puis à son respect et sa passion pour l'Égypte. Plusieurs nobles, dont le professeur Newberry et surtout ensuite Lord Carnarvon, lui ont permis de vivre son rêve : une chasse au pharaon auquel personne ne croyait. Il s'y adonna pendant plus de vingt ans, envers et contre tous. Il fut mis au ban des archéologues, alors même que ses techniques scientifiques n'appelaient aucune critique. Le monde est toujours injuste avec les génies. Mais tous les bâtons qui ont pu lui être mis au cours de ces deux décennies de recherche dans la Vallée des Rois, considérée à l'époque comme « épuisée », n'ont fait que renforcer sa volonté. Et

sa découverte début novembre 1922 de la sépulture tant recherchée, révéla au monde entier mais surtout à ses pairs, qu'ils avaient tort et que Carter était certainement l'un des scientifiques les plus importants de ce début de vingtième siècle.

Cet homme, plusieurs dizaines d'années plus tard, a guidé mes pas et a été mon modèle pour mes études et ma carrière. A défaut d'un père lâche et peu ambitieux, qui acceptait sa vie telle quelle, sans essayer de faire plus, alors qu'il en avait les moyens, je préfèrai me tenir à la ligne de conduite d'un homme d'une toute autre époque, que rien n'a pu éloigner de ses rêves. Ni ses mécènes, ni ses collègues qu'il dérangeait.

Cela n'a pas toujours été facile de garder le cap que je m'étais fixé. Pourtant, j'avais réussi à devenir quelqu'un. J'étais aujourd'hui un scientifique respecté, mais les convoitises et les jalousies m'entouraient au quotidien. Et ce nouveau poste que j'occupais maintenant depuis quelques mois et qui m'obligeait à traverser Paris en transport en commun, était encore un exemple de mon obstination. Les confrères les plus bienveillants estimaient que j'allais me fatiguer et que je risquais de tout perdre, notoriété et crédibilité. Les autres,

ceux qui n'appréciaient pas ma réussite, et il y en avait beaucoup, disaient tout simplement que ce n'était qu'une question de temps avant d'être débarrassé de moi et de mes théories fumeuses.

Alors, me retrouver ici au Caire, le jour même de l'ouverture de la sépulture d'un petit pharaon – mais d'un grand trésor – était une sorte de rêve éveillé. Même si je ne comprenais pas pourquoi j'étais là, et c'était quelque chose de véritablement effrayant pour moi, mes premières angoisses furent vite terrassées par la possibilité d'assister à cet événement historique majeur ! L'esprit et la curiosité scientifique avaient pris le pas sur tout le reste. Mon cerveau commençait déjà à échafauder des plans pour arriver à rallier du Caire la Vallée des Rois. Je tentais de me rappeler tout ce que je savais sur ce jour exceptionnel et notamment les horaires, mais aussi les différentes personnes et convois qui allaient défiler sur la route menant à Toutankhamon.

Avec un peu de chance, je pourrais rejoindre l'une de ses nombreuses caravanes. Dans mes souvenirs, leur point de départ se situait au Service des antiquités, qui était dirigé à cette période par un français assez détestable qui avait été l'un des plus

grands détracteurs de Carter : Pierre Lacau. Ce personnage m'avait toujours horripilé au plus haut point. Il était tout ce que je détestais : imbu de sa personne, de son pouvoir. Il agissait comme s'il était en pays conquis, comme si l'Égypte lui appartenait. Il était certain de son bon droit et pouvait décider quel archéologue avait droit de cité ou pas. Il avait une haine profonde pour Carter, ses théories et tout ce qu'il représentait. Il était depuis des années un frein à ses recherches du petit pharaon. Mais il voulait être malgré tout aux premières loges pour l'ouverture de la sépulture royale, afin de faire briller le prestige de cette découverte sur son service. Carter n'ayant pas d'autre choix, car dépendant des autorisations de Lacau pour pouvoir fouiller et exploiter la Vallée des Rois, lui laissera une place d'honneur lors de cet événement majeur et le directeur sera même la troisième personne à entrer dans la chambre funéraire, avant même Lady Evelyn Herbert, la propre fille de Lord Carnarvon, qui finançait ses fouilles sur sa richesse personnelle.

Il ne m'inspirait que du mépris, mais je sentais que je devrais en passer par là, si je voulais pouvoir

assister à cet événement historique sans précédent.

Mais un problème de taille se posait tout de même à moi. Autant je connaissais les faits historiques sur le bout des doigts, autant je ne connaissais pas du tout cette ville immense qu'était le Caire. J'étais complètement perdu, étourdi par le fourmillement incessant des autochtones qui vaquaient à leurs occupations quotidiennes. L'air ne semblait qu'être électricité. Une certaine tension était palpable. Et maintenant que mes pas m'avaient amenés un peu plus profond dans la capitale Egyptienne, je me rendais compte que je n'étais plus le seul occidental. Bien au contraire, une fois quitté la gare, je me retrouvais entouré d'une majorité d'anglais. La ville avait beau être la même, le poids de la colonisation anglaise était à ce moment encore prépondérant. Beaucoup d'hommes en complet veston avec chapeau à larges bords et de femmes très élégantes en robes de coton blanc et ombrelles déambulaient dans les rues. Ils étaient habillés à la dernière mode londonienne. Le contraste était saisissant. J'avais l'impression de ne plus être dans la même ville. La langue de Shakespeare était dans toutes les bouches. D'un

coup de me sentis beaucoup moins dépaysé. Tous ces gens ne parlaient que de Toutankhamon et de l'événement du jour. Ils avaient tous dans l'idée de se rendre sur le lieu pour assister au triomphe de Carter.

Je pourrais peut-être profiter de leur moyen de transport en me faisant passer pour un journaliste qui devait couvrir l'événement. Sachant que Carter n'avait autorisé que le correspondant local du Times Arthur Merton à entrer et que cela avait mis en émoi nombre de personnes, je n'aurai aucun mal à jouer le journaliste bafoué qui cherche malgré tout à obtenir une petite part du scoop. En jouant sur la corde sensible des bonnes personnes, cela devait être jouable. Après tout je ne demandais pas grand-chose. Juste une petite place dans une des nombreuses automobiles qui attendaient en dehors de la ville de se mettre en branle pour la Vallée des Rois.

Alors que je m'approchais d'un petit groupe d'individus en grande conversation, j'entendis derrière moi une voix qui criait en français :

- Monsieur Lacau, Monsieur Lacau !

Je me retournais et vis un jeune homme en costume brun qui courait dans ma direction. Ce devait être un des inspecteurs généraux du service des antiquités qui voulait rattraper son patron. Ainsi donc, la figure de l'égyptologie que je détestais tant se trouvait à ma portée ! Je me retournais, cherchant du regard l'homme. Mais personne ne semblait réagir à l'appel de ce nom. Il y avait bien quelques anglais qui s'étaient retournés, mais je ne voyais pas de Lacau dans les parages. Je ne me souvenais pas bien de son visage, car les hommes que je méprise ont une tendance toute naturelle à s'effacer de ma mémoire. Mais en analysant la réaction des personnes présentes dans cette rue surchauffée, j'aurais dû pouvoir l'identifier assez facilement. Mais non, personne.

- Monsieur Lacau !

La voix maintenant essoufflé de l'inspecteur était toute proche. Je me retournais et le vis me rejoindre à grand peine, rouge écarlate et le visage plein de sueur

- Monsieur Lacau, je vous cherchais. Il est temps d'y aller monsieur. La voiture vous attend. Si

nous voulons être à l'heure, il nous faut partir dès maintenant.

- C'est à moi que vous parlez ?

- A qui d'autre, monsieur le directeur. Je vous cherche depuis maintenant une heure. Nous devons absolument partir, sinon cet énergumène de Carter procédera à l'ouverture du tombeau sans vous !

- Sans moi ? répondis-je interloqué.

- Oui monsieur le Directeur. Vous savez bien qu'il ne vous attendra pas. Cet homme ne respecte rien. Et surtout pas sa hiérarchie !

Cet homme s'adressait réellement à moi. Il me prenait vraiment pour le Directeur du service des antiquités du Caire. Il devait avoir bu. Car j'avais beau ne pas me souvenir très bien du visage de Lacau, je savais néanmoins qu'il avait bien vingt ans de plus que moi en 1923. Et puis, j'avais la chance de ne pas avoir un seul cheveu blanc. Il était donc impossible de nous confondre. En plus j'étais habillé avec une veste de costume en lin, un jean et des basquets blanches. Pas vraiment l'attirail d'un directeur en 1923. Alors pourquoi ne le voyait-il

pas ? pourquoi ne se rendait-il pas compte qu'il y avait méprise sur la personne ?

Alors même que j'allais m'expliquer, lui dire que je n'étais pas l'homme qu'il cherchait, il m'attrapa par le bras et m'emmena de force dans une petite ruelle adjacente où, près d'une grande arche blanche était garé une vieille voiture décapotable. Tout comme le train, ce vénérable modèle était bien entendu flambant neuf, si ce n'est la fine couche de sable qui recouvrait sa carrosserie, la faisant passer du noir au gris.

Il passa du côté passager et m'ouvrit la portière. Un peu abasourdi, je montais tout de même, me disant que de toute façon il allait m'emmener où je souhaitais aller : dans la fabuleuse Vallée des Rois. Alors autant profiter de cette aubaine. De toute façon, il se rendra bien compte à un moment ou à un autre que je n'étais pas Lacau.

En attendant, je décidais de profiter du fabuleux voyage à travers les rues du Caire, où nous étions la seule voiture à rouler. Par endroit, nous passions à peine, tellement les artères étaient étroites. Mais je dois avouer que le subordonné de Lacau conduisait bien et possédait un réel talent pour

éviter les accidents qui auraient pu se produire des dizaines de fois sur notre trajet.

Les bâtiments se firent moins nombreux et plus précaires. Nous arrivions dans les faubourgs pauvres, en marge de la ville. Devant moi, je pouvais distinguer le désert dans toute sa magnificence, ainsi que les trois grandes pyramides du plateau de Gizeh. Quel spectacle fabuleux. C'est vrai que de pouvoir les contempler en face à face était une expérience incroyable. Je n'étais encore jamais venu en Egypte. Pas par manque d'envie, bien au contraire. Mais à chaque fois que j'avais voulu m'y rendre, le pays ou un de ses voisins, entrait en guerre. La situation géopolitique ayant toujours été très instable, j'avais fini par faire une croix sur ce voyage, à mon grand regret.

Je ne savais pas pourquoi le destin me donnait cette chance d'être à la fois en Egypte et surtout ce jour précisément. L'angoisse était maintenant complètement partie, car je comptais profiter au maximum de cet événement. C'était une chance inestimable. Il me fallait la saisir. Il serait bien temps, plus tard, de s'inquiéter de ce qui m'arrivait. Peut-être étais-je en plein délire dû à une fièvre atroce. Ou bien dans le coma ? Certains médecins

s'accordent à dire que même dans un état végétatif avancé, notre esprit a tendance à voyager, à faire des rêves plus vrais que nature. Peut-être que j'étais mort... Comment le savoir ? Je n'avais pas envie de me poser toutes ses questions, je voulais juste profiter. Ma passion pour les sciences en général et l'égyptologie en particulier découlait directement de ce jour. Les photos de la chambre funéraire de Harry Burton, le photographe officiel de Carter, m'avaient frappé dès leur première vision. Et plus j'avancçais en âge et les réétudiais et plus elles me fascinaient ! Dans ces photos transparaît la rigueur scientifique de Carter et son respect pour les vestiges égyptiens. La délicatesse de ses gestes, la façon dont il avait conduit ses fouilles pour ne rien abîmer étaient en contradiction avec ce qui avait été fait par son prédécesseur américain dans la Vallée. Carter demandait à Burton de tout photographier avant de toucher quoi que ce soit. Il avait même fait installer dans le tombeau de Séthi II un laboratoire pour la restauration des objets découverts. L'extraction des trésors que contenaient la tombe de Toutankhamon lui prendra dix ans en tout. Dix ans pour que tout soit fait dans les règles de l'art. Il était un modèle de rigueur et de patience. Un

exemple à suivre pour tout scientifique qui se respecte.

Perdu dans mes rêveries, je ne m'étais même pas rendu compte que nous roulions désormais en plein désert. Le soleil était déjà haut en cette fin de matinée et la chaleur n'était pas encore à son maximum. Alors que nous entamions un changement de direction, un éclair lumineux très bref frappa mes yeux. Je n'avais bien entendu pas de lunettes de soleil et le chapeau droit que m'avait donné mon chauffeur ne m'empêchait pas d'être ébloui.

En cherchant la source de cet éblouissement, je me rendis compte que c'était un rayon du soleil, le grand Râ, qui avait rebondi sur le rétroviseur qui était de mon côté. Je jetais un coup d'œil à ce petit miroir rond cerclé de métal. J'y distinguais mon reflet. Enfin, mon reflet... Celui d'un homme d'une soixantaine d'années, aux cheveux blancs et courts et à la barbe longue de la même couleur. Le visage était long, effet accentué par la barbe taillé en pointe. Mes oreilles étaient d'une taille impressionnante et mon regard noir, sévère et dégageant une grande intelligence. C'était la tête de Pierre Lacau ! Je passais une main sur ce visage

étranger. Au toucher je ne sentais aucune barbe. Mes mains dans la petite glace étaient vieilles et ridées, alors que quand je les regardais, elles étaient tout à fait normales. Je portais, sous ma veste en lin, une chemise blanche au col ouvert. Mais dans mon reflet, c'était une veste noire, austère et une chemise blanche au col fermé par une cravate sombre.

J'étais le Directeur du service des antiquités du Caire ! J'étais moi à l'intérieur, mais visiblement pour les gens qui m'entouraient, dont bien sûr mon chauffeur, j'étais Lacau ! La situation était de plus en plus troublante. Au moins, j'avais enfin une explication sur « l'erreur » de mon comparse. Par je ne sais quel miracle, j'étais un autre à une autre époque, dans un autre pays. Je devais vraiment être mort. Je ne voyais que cela. Et mon esprit vagabondait dans les fantasmes qui m'avaient habité toute ma vie durant. Je continuais à digresser de la sorte quand la voix aigüe de mon chauffeur me parvint.

- Nous y sommes ! La Vallée des Rois ! C'est beaucoup plus rapide avec cette nouvelle voiture qu'avec nos caravanes habituelles.

Je sortis de ma rêverie et mes yeux se posèrent sur la beauté intemporelle de cette grande vallée qui s'étendait sur plusieurs kilomètres juste devant moi.

Le spectacle était saisissant. Plusieurs montagnes de gravats étaient disséminées çà et là, restes de fouilles peu scrupuleuses, entourant l'entrée de différents tombeaux. C'était très différent du paysage que j'avais pu voir en photo, où des chemins goudronnés et des rambardes en métal étaient installés un peu partout afin de juguler et sécuriser les millions de visiteurs qui venaient chaque année.

Au cœur de ce petit canyon, je pouvais distinguer un attroupement de personnes. Ils se tenaient de part et d'autre de deux filets de sécurité, afin d'empêcher que l'entrée de la dernière demeure du pharaon ne soit obstruée.

À mesure que la voiture se rapprochait, je sentis mon souffle devenir plus lourd, plus difficile. L'émotion m'étreignait de sa poigne de fer. Je suffoquais presque quand la voiture s'immobilisa à quelques dizaines de mètres des premiers curieux.

J'y étais ! C'était le grand jour ! Je descendis de voiture et je suivais mon chauffeur en direction de l'attroupement. Mes mains tremblaient. Ma bouche était sèche. Les yeux plissés par la luminosité, j'essayais de distinguer au loin, juste devant l'entrée les protagonistes de cette aventure. Mais à part quelques journalistes frustrés de ne pas avoir le droit de rentrer et les personnes venues pour assister à l'événement, je ne reconnus personne.

Bien entendu, je savais que la reine de Belgique, grande fan d'égyptologie, et pour qui cette date avait été choisie, ne serait pas là, clouée au lit par une grippe. Elle viendrait le lendemain accompagné par son aréopage. Mais je m'attendais à voir si ce n'est Carter, qui devait être en train de veiller à ce que tout soit prêt selon ses conditions, au moins la belle Lady Evelyn, fille de Lord Carnarvon, financeur des fouilles et amour secret de l'archéologue.

Mais il n'y avait aucun grand chapeau blanc à l'horizon.

Je pensais pourtant que les officiels, surtout aussi importants que Lacau, étaient attendus et accueillis directement par les héros du jour. Mais visiblement

ce n'était pas le cas. Il faut dire que Carter pouvait se montrer particulièrement détestable et non concerné par les petites convenances de ce genre d'événement. Surtout en ce qui concernait son grand adversaire. Il fallait certainement qu'il montre qu'il était le vrai patron, le seul maître à bord dans cette découverte. Que certes Lacau serait associé à tout cela, mais qu'il ne fallait pas qu'il oublie que ce n'était pas grâce à lui. Bien au contraire même. Je reconnaissais bien là le Howard Carter au caractère bien trempé que j'avais étudié.

Nous nous arrê tâmes devant les quelques marches dégagées du sable quelques mois plus tôt et qui menaient au Graal. Le passage était barré par un cordon de sécurité rouge. Un homme arriva vers nous, remontant les marches d'un pas décidé. Il était grand, d'une carrure très imposante. Il avait un visage déterminé, rehaussé d'une petite moustache noire. C'était Arthur Callender ! L'ingénieur de génie qui avait permis d'éclairer à l'électricité l'intégralité de la sépulture royale. Sa carrure lui permettait également de faire office de service de sécurité. C'était lui qui veillait à la sûreté des fouilles et qui éloignait les collègues mal avisés et les pilleurs de tombe.

Il nous accueillit avec un grand sourire. Il avait des cernes et le visage marqué par une ou même certainement plusieurs nuits blanches. Il lui avait certainement fallu des ressources insoupçonnées, aussi bien physiques que morales, pour arriver à ce que tout soit prêt pour aujourd'hui.

Son imposante main attrapa l'un des bouts du cordon, le défit et me laissa passer.

— Bonjour, Monsieur le Directeur, bienvenue. Tout le monde est en bas et vous attend. En revanche, je demanderais à votre aide de bien vouloir rester ici.

— Bien entendu, réussis-je à marmonner.

Il leva un sourcil interrogateur. Ma voix n'avait pas dû être très convaincante, mais il n'ajouta rien. Il passa devant moi et me guida le long de l'escalier qui menait à une petite entrée carrée qui semblait creusée à même la pierre.

Comme je m'y attendais, le couloir d'entrée était très bien éclairé, grâce à ses travaux. J'avais beau l'avoir lu, le voir de mes yeux était tout autre. Son travail était vraiment impressionnant. On y voyait comme en plein jour. C'était Carter qui souhaitait

que tout le monument soit éclairé électriquement, les torches enflammées étant de loin moins performantes en termes d'éclairage, mais surtout elles dégageaient du noir de fumée, élément très préjudiciable pour la conservation de trésors vieux de plusieurs millénaires.

Je m'attendais, en passant cette première ouverture à me retrouver au frais. Mais il n'en fut rien. Il régnait dans ce tunnel une chaleur encore plus insupportable qu'à l'extérieur. Mes mains étaient moites et j'aurais pu tuer pour un mouchoir en tissu imbibé d'eau fraîche.

Un nouvel escalier en pierre nous emporta vers les tréfonds de la terre. Seize marches exactement, qui nous amenèrent à un long corridor. Ses murs étaient recouverts de hiéroglyphes, racontant les plus hauts faits de la vie du défunt monarque. Ce couloir était lui aussi en pente. Il ne descendait pas abruptement, mais de manière franche tout de même. Plus nous descendions, plus la température montait. Comme si c'était encore possible. À croire que nous approchions d'une fournaise. Le corridor se terminait par une ouverture imposante.

— Nous voici dans l’antichambre, dit Callender d’une voix dans laquelle je pouvais lire une émotion intense et une certaine fierté.

— Je n’ai pas de mots pour exprimer ce que je ressens en ce moment même, monsieur Callender.

Et c’était vrai ! Cette pièce rectangulaire d’une trentaine de mètres sur à peu près la moitié était remplie de tout un bric-à-brac. Il y avait là des milliers d’objets anciens entassés à la va-vite. Beaucoup de bibelots en or, mais aussi des cannes en bois décorées, des barques pour permettre au pharaon de passer dans l’au-delà, dans le monde du dieu Osiris. C’était un véritable trésor. Aussi bien archéologique que monétaire. Il y en avait pour une véritable fortune dans cette pièce. Et encore, je savais que ce n’était pas la salle du trésor. Ce n’était que l’antichambre bon sang ! J’étais loin, très loin des photos et des expositions. La vision de cette pièce était irréelle. Je comprenais mieux l’émotion qui avait obligé Carter à sortir pleurer quand il l’avait vue la première fois. Cet homme si intransigeant avec ses sentiments, ses émotions, n’avait rien pu faire ce jour-là et avait perdu une partie de son fameux flegme si britannique.

Alors que j'admirais les merveilles sous mes yeux, et que je ressentais la chaleur sèche et étouffante de cette tombe, Callender me fit signe de le suivre jusqu'au bout de la pièce. Tout au fond se trouvait la double porte de pierre de la chambre funéraire. Cette porte était entourée de deux énormes statues noires du pharaon qui semblaient veiller jalousement dessus. La double porte était en hauteur, à environ un mètre cinquante de hauteur. Une plateforme en bois avait été aménagée pour permettre à Carter et ses hommes d'accéder au scea de la chambre funéraire. Cette construction était encore l'œuvre de Callender. Décidément l'habileté de cet homme ne connaissait pas de limites.

Devant, à environ deux mètres, une douzaine de chaises en bois avaient été placées, afin d'accueillir les invités de marque qui allaient avoir l'insigne honneur d'assister à l'ouverture. Seules deux chaises étaient encore vides. Je me doutais que la mieux placée était celle dévolue à la reine de Belgique. Malheureusement elle resterait vide. L'autre était la mienne, enfin celle de Pierre Lacau.

Un homme qui descendait de la plateforme. Il était grand mince, habillé d'un pantalon de flanelle beige

et d'une chemise blanche. Il avait un visage dont l'expression était fermée, rehaussé par une moustache noire imposante à la mode égyptienne de l'époque. Quand il se retourna, il me dévisagea de son regard d'aigle, dur et intelligent. C'était Carter. Il était encore plus impressionnant, plus imposant en vrai ! Il émanait de lui une assurance et une volonté à toute épreuve. Je n'en revenais pas. J'étais en face d'une de mes idoles. Ce monstre mythique de l'archéologie. J'étais comme paralysé. Callender l'avait déjà rejoint, mais moi je me trouvais toujours à la première moitié de la pièce.

— Je vous en prie monsieur le Directeur, veuillez prendre place. Nous vous attendions pour procéder, dit-il d'une voix ferme et forte, en désignant de la main une des chaises libres.

La tension était palpable dans la pièce, et je sentais les regards des autres convives sur moi. Je pouvais apercevoir le regard sévère de Lord Carnarvon qui me dardait d'éclairs. Pierre Lacau était son plus grand ennemi. Celui qui avait failli tout faire rater. Porchey, comme ses amis l'appelaient, n'était plus que l'ombre de lui-même. La maladie l'affectait depuis plusieurs mois maintenant et il mourrait à

peine plus d'un mois plus tard, et pourtant il ne perdait rien de son aura.

Juste à côté de lui se trouvait sa fille, Lady Evelyn. Sa beauté n'était effectivement pas un mirage. Beaucoup de force de caractère se dégageait de son doux visage juvénile. Elle avait à peine plus de vingt ans si mes souvenirs étaient exacts. Je comprenais l'attirance que pouvait avoir Carter pour elle. Elle était comme son père passionnée par l'égyptologie. Elle était intelligente et terriblement belle. Elle ne semblait pas manquer d'assurance non plus au vu du sourire gentiment méprisant qu'elle m'envoya.

Dans le coin droit était posé un trépied et un vieil appareil photo à chambre noire. Derrière, fidèle au poste bien sûr, œuvrait Harry Burton. C'était le magicien de la photographie de cette époque. Ce sont ses photos qui feront le tour du monde et que l'on admirera encore un siècle plus tard dans les expositions consacrées à Toutankhamon. Il avait, bien entendu, accès au meilleur angle, légèrement en diagonale, qui lui permettrait de prendre à la fois la porte, mais aussi Carter en train de l'ouvrir.

Je répondis aux salutations de circonstances de Carter par un petit signe de la main et m'avançais pour prendre place sur la chaise qui m'était réservée.

— Bien ! maintenant que tout le monde est là, ou presque, Sa Majesté la reine de Belgique étant souffrante, nous pouvons enfin commencer, déclama l'archéologue d'une voix assurée.

Il se retourna et monta calmement sur la plateforme, suivi par Callender. Il se posta devant le sceau de la porte qui fut apposé par les prêtres du pharaon. Ce sceau prouvait que la tombe était inviolée, ce qui était une première. Cette fine cordelette joliment ouvragée, reliait deux petits tenons en bois plantés dans chacune des portes. Elle se terminait par un cachet de cire fermant la boucle et sur lequel était inscrit le nom de Toutankhamon en hiéroglyphes.

J'étais sur le point de vivre un moment historique exceptionnel, bien confortablement assis sur une chaise. C'était mieux que n'importe quel documentaire. J'étais aux premières loges d'une des découvertes majeures du vingtième siècle.

— Harry, c'est bon ? demanda Carter.

— Oui, tu peux y aller, c'est dans la boîte !

Burton avait pris sa fameuse photo du sceau et Carter pouvait donc tout à loisir le briser pour entrer enfin dans le saint des saints : la chambre funéraire.

Délicatement, il coupa aux ciseaux la cordelette, pour conserver intact le cachet de cire. Il la posa dans un plateau prévu à cet effet et fit signe à Callender.

Le géant prit une barre de fer et en positionna la partie pointue dans l'interstice au-dessus de la porte droite. Il fit doucement levier. La sueur perlait sur son front, témoin de l'effort considérable qu'il déployait pour l'ouvrir sans l'abîmer.

— Doucement, chuchota Carter, comme s'il redoutait d'être entendu par les deux statues qui l'entouraient.

Le battant droit bougea légèrement, libérant un petit souffle d'air. Un air qui n'avait été respiré par aucun humain durant près de trois mille ans.

— Ça pue ! grogna Callender.

— Évidemment, rétorqua Carter avec un petit sourire en coin. Arrête-toi ! Je veux jeter un coup d’œil à l’intérieur avant que nous n’allions plus loin.

Callender s’exécuta et se déplaça d’un pas vers la droite pour lui laisser la place. Carter s’approcha de la paroi munie d’une petite torche électrique. Il plaça son faisceau dans la minuscule ouverture et regarda à l’intérieur.

— Alors Howard ? questionna Lord Carnarvon qui n’en pouvait plus d’attendre.

— C’est fabuleux ! De l’or. Il y a de l’or partout. C’est magnifique !

Reprenant ses esprits, Carter demanda à son compagnon de continuer son travail. Un nouveau mouvement de barre de fer et les deux portes s’ouvrirent dans un bruit de pierre. Callender descendit de la plateforme et alla réorienter l’un des gros projecteurs qu’il avait positionnés devant l’entrée. Comme par magie, l’intérieur de la chambre funéraire s’illumina.

De ma place, je ne pouvais pas voir correctement à l'intérieur, mais une lumière d'un jaune éclatant comme un soleil s'échappait par l'ouverture.

Carter, toujours armé de sa lampe torche, s'accroupit et entra le premier dans la pièce mortuaire, suivi de près par Callender.

N'y tenant plus, je leur emboîtais le pas, montant sur la plateforme d'un pas décidé et je coupais la route à Lady Evelyn qui s'était levée pour faire de même. Obnubilé par la rencontre avec Toutankhamon, je n'y pris même pas garde et m'engouffrais dans la pièce.

Les deux hommes étaient debout, devant un énorme sarcophage recouvert d'un immense voile de lin parsemé d'étoiles, représentant le ciel étoilé.

Aucun d'eux ne parlait. Moi-même, alors que je savais ce que j'allais voir, je ne pus prononcer le moindre mot. Le spectacle était tellement plus beau en couleur... Certains clichés de Burton furent par la suite colorisés, mais ils ne pourraient jamais rendre les couleurs et les tons que j'avais sous les yeux.

L'intégralité des murs était en or et recouvert de superbes hiéroglyphes. Même le plafond était du même acabit. Les architectes royaux s'étaient surpassés et avaient conçu une sorte de cage dorée qui était insérée dans la cavité rocheuse. Superbe !

J'étais ébloui par tant de splendeurs. Et dire que ce n'était qu'un pharaon mineur. On peut facilement extrapoler et en déduire que la tombe d'un immense pharaon comme Ramsès II devait, avant d'être pillée, contenir peut-être dix fois ou cent fois plus !

Je sortis pour laisser la place à d'autres. À peine avais-je repassé la double porte que les visiteurs suivants, dont Lady Evelyn, me demandèrent mes impressions. Un seul mot réussit à sortir de ma bouche : « Magnifique ».

J'étais complètement sonné. La réalité dépassait de loin tout ce que j'avais pu lire ou voir sur le sujet. C'était une expérience fantastique. Je pouvais comprendre sans aucune difficulté qu'après avoir vu cela, plus rien d'autre ne pouvait avoir d'importance. L'obsession de Carter avait payé de la plus belle des manières, même s'il lui avait fallu plus de vingt ans pour découvrir ce monument

exceptionnel et encore dix de plus pour inventorier et tout sortir dans les meilleures conditions. Il avait même émis comme condition, afin de préserver intact les traditions de la religion de l'Égypte antique, que la momie de Toutankhamon ne soit jamais sortie de son tombeau. Et en effet, c'est toujours le cas. La cage dorée, les sarcophages et tous les objets ont été exposés au musée du Caire, mais la momie repose toujours dans la chambre funéraire.

Avec ces quelques émotions, la chaleur du tombeau était devenue insupportable. Il me fallait de l'air. Il fallait que je sorte. Il me fallait un grand bol d'oxygène pur et non plus cet air vicié depuis la nuit des temps. Je remontais rapidement l'antichambre et pris à gauche le corridor. La montée était bien plus éprouvante. Arrivé au bout, la vision des seize marches menant à mon salut nimbé de lumière me cassa les jambes. Avec courage, je me lançais dans l'ascension. Chaque pas, chaque inspiration, chaque goutte de sueur devait me rapprocher un peu plus de cette lumière au bout du tunnel. J'avais l'impression d'avoir déjà gravi largement les seize marches, et pourtant la sortie était toujours à la même distance. C'était

désespérant. Mes cuisses me brûlaient. Mes mollets aussi. Mes poumons étaient en feu. J'avais l'impression d'être une vieille carcasse qui pesait des tonnes. Plus je montais et plus j'avais la sensation que mon corps s'écrasait, se tassait sur lui-même. C'était presque comme si j'étais dans l'une des centrifugeuses de la NASA lancée à pleine vitesse et que je subissais une force de gravité inhumaine.

Allez, encore un effort, je n'avais plus quelques marches à parcourir. Je me rapprochais de la sortie. La lumière était de plus en plus vive. Je ne voyais plus qu'elle. Elle grandissait à chacun de mes pas pour finir par m'avalier tout entier. Je fermais les yeux.

Je sentis à travers mes paupières fermées la luminosité revenir à un niveau normal. Je les ouvris doucement. Ma vision était trouble, pleine de taches blanches. Je me frottai les yeux avec les mains pour tenter de les déloger.

— Tout va bien, monsieur ? me demanda une voix inconnue.

Je vis un visage encore flou. Je me concentrais pour faire le point. La netteté revenait.

— Monsieur ? répéta la voix inquiète.

Je distinguais maintenant correctement son visage. C'était une jeune femme, arborant l'uniforme vert de la RATP.

— Oui ça va, marmonnais-je.

— Je crois que vous vous êtes endormis, monsieur. Mon collègue n'a pas dû vous voir quand il a fait son inspection de fin de trajet. Nous sommes en train de faire demi-tour pour faire le trajet en sens inverse. Vous deviez descendre où ?

— Au terminus normalement.

— D'accord. Ce sera notre première station. Dans environ deux minutes.

— Merci, finis-je par dire difficilement.

Elle s'éloigna et reprit son inspection de la rame.

Alors j'avais rêvé ? Impossible. Tout était si réel. Les odeurs, la chaleur, les personnes. J'avais senti le sable, la pierre sous mes doigts. Aucun de mes rêves n'arrivait à un tel niveau de réalisme. Jamais ! et pourtant je devais bien admettre la vérité. J'étais de nouveau dans mon bon vieux RER et je voyais

par la fenêtre les tours et les barres d'immeubles de la banlieue parisienne.

La contrôleuse n'avait pas menti, le train ralentissait. Une voix électronique, impersonnelle, brailla dans les haut-parleurs le nom de ma station.

Je me levais péniblement, pris mon sac et d'un pas machinal sorti de la rame.

Il faisait chaud, il y avait du bruit et l'odeur de la pollution était insupportable.

Je descendis la volée de marches qui menait à la sortie de la gare. Là, debout, je regardais, l'œil hagard, la vie urbaine. Elle n'avait vraiment rien d'excitant, de palpitant. Le temps de l'aventure n'existait plus. L'époque des grandes découvertes archéologiques, des voyages à l'autre bout du monde pour découvrir des endroits, des civilisations inconnues, tout avait déjà été fait. Comme si la Terre épuisée avait livré tous ses secrets.

Lorsque mon bus arriva — c'était la dernière étape avant mon arrivée au bureau — je fouillais dans ma sacoche pour trouver mon pass Navigo. Mes doigts cherchèrent dans la poche de devant, puis dans

celle de derrière. Ils sentirent un objet mou et longiligne. Ce n'était pas du tout ma carte de transport. Je sortis la main de mon sac, l'ouvris et découvris au creux de ma paume le sceau de la chambre funéraire de Toutankhamon, cette fine cordelette se terminant par le cachet de cire encore intact.

*St Martin de l'If, 12 – 14 avril 2020*